

et de ses fils, le tyran Phocas, seul maître dans Constantinople, ne cessa de poursuivre de ses proscriptions les parents et les amis du prince qu'il avait détrôné. Ses violences s'étendirent sur les citoyens opulents, dont le seul crime était de posséder des richesses qui tentaient sa cupidité, ou de remplir des charges dont il redoutait l'importance; et chacun de ses jours était marqué par les supplices des seigneurs, des ecclésiastiques ou des magistrats. Alors tous les citoyens vertueux s'enfuirent de la cour de ce monstre, quittèrent précipitamment Byzance, et laissèrent le trône sans guides et sans défenseurs.

Le roi des Perses, Chosroës II, profitant de la faiblesse dans laquelle se trouvait l'empire, déclara la guerre à Phocas; il s'empara des villes de Damas, de Marde, d'Amida, d'Édesse, de Mabug; il conquit la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine; enfin son armée ayant pris d'assaut Jérusalem, il saccagea toutes les églises, passa au fil de l'épée quatre-vingt-dix mille chrétiens, et emporta la croix du Sauveur dans la capitale des mages.

Pendant ces expéditions sanglantes, l'empereur grec passait les nuits plongé dans d'infâmes débauches, et payait ses courtisanes avec l'or que ses exactions arrachaient à ses victimes. Sa tyrannie abominable souleva la haine universelle; et le peuple, ce véritable dispensateur des couronnes, vint crier jusque sur les marches du palais : « Mort au tyran Phocas, qui ruine l'empire par ses exactions ! » La voix du peuple est toujours la voix de Dieu lorsqu'elle demande la mort des tyrans. Priscus lui-même, gendre de l'empereur, partageant la juste indignation des citoyens, écrivit au gou-

verneur d'Afrique, et s'engagea à lui préparer les moyens de s'emparer du trône: Le général grec fit aussitôt embarquer son fils Héraclius, avec une flotte nombreuse qui se dirigea sur Constantinople.

Dès que les vaisseaux passèrent en vue de la ville, Phocas fut saisi par Priscus, et dépouillé des ornements de la dignité impériale; ses gardes eux-mêmes lui attachèrent les mains, le jetèrent dans une barque et le livrèrent à Héraclius. Le vainqueur lui fit couper les pieds et les mains, lui fit arracher les parties naturelles, et enfin ordonna au bourreau de lui trancher la tête. Le cadavre ainsi mutilé fut rapporté à Constantinople, traîné sur la place publique et jeté sur un bûcher.

Héraclius fut aussitôt proclamé empereur par son armée et par les citoyens de Byzance, qui voyaient en lui un libérateur. En effet, le prince rétablit l'ordre dans le gouvernement, acheta la paix des Avars, qui s'étaient avancés jusque sous les murs de la capitale, et marcha contre les Perses. Son armée, débarquée près d'Antioche, défit les ennemis, les repoussa derrière le Taurus, pénétra chez les Alains, et après s'être allié avec les Khazars, Héraclius tailla en pièces trois nouvelles armées persanes, et remporta la victoire importante de Ninive. Un de ses généraux s'empara des murs extérieurs de Dastagerd et de Ctésiphon, et força Siroès, le nouveau monarque persan, à lui rendre la sainte croix.

Le puissant royaume des Perses ne se releva pas de cette suite de désastres; les musulmans, qui avaient secondé Héraclius dans ses guerres, en firent plus tard la conquête et transformèrent la Perse en province arabe.

La guerre terminée, l'empereur victorieux retourna



Mort du tyran Phocas

HISTOIRE DES PAPES.

... et s'occupa à se préparer
... Le pape... avec une...

... passèrent en...
... et dépouillé des armes...
... eux-mêmes lui...
... dans une barque et le...
... les pieds et les mains...

... et eût ordonné...

... et par...

... ment, et...

... les Perses...

... et...

... de...

... et de...

... à lui rendre la sainte...

... le royaume des Perses...

... les musulmans, qui...

... en firent plus...

... en province...

... l'empereur...



dans ses états, et donna tous ses soins au maintien de la paix de l'Église, qui était troublée alors par des discussions théologiques. Il se déclara en faveur de l'hérésie du monothélisme, et publia son édit, appelé Ecthèse, pour soutenir la doctrine sur l'unité de la volonté et sur la nature du Verbe incarné.

Pendant qu'il s'occupait à résoudre les questions religieuses, les Sarrasins faisaient une nouvelle trouée dans les provinces de l'empire, et sous la conduite de Kaleb, ils s'emparaient de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Palestine, et plantaient l'étendard sacré du Prophète sur le tombeau du Christ.

Héraclius rassembla aussitôt quelques troupes et marcha contre les Arabes; mais ceux-ci, supérieurs en nombre, battirent son armée, et l'obligèrent à regagner les côtes d'Europe. Le prince ne survécut pas à sa honte: accablé par son désastre, épuisé par les souffrances d'une hydropisie cruelle, il mourut à l'âge de soixante-six ans, terminant ainsi un règne de trente années de gloire.

Constantin III son fils lui succéda. A peine établi sur le trône, le trésorier Philagre instruisit le jeune monarque qu'Héraclius avait confié de grandes richesses au patriarche Pyrrhus, avec ordre de les remettre après sa mort à l'impératrice Martine sa mère, afin de lui assurer une existence indépendante et honorable. Le prêtre, appelé au palais, confessa l'exactitude de la révélation de Philagre; et en même temps il protesta qu'il tiendrait son serment et ne remettrait le dépôt qu'à la mère de son souverain. Néanmoins il céda aux menaces d'un châtement sévère, et rendit au trésorier les richesses qui lui avaient été confiées.

Irritée de la violence qui avait été faite au patriarche,



Martine jura de punir son fils et son lâche conseiller : sa vengeance ne se fit pas attendre ; comme le prince, déjà affaibli par une maladie de langueur, s'était retiré dans un de ses palais du Bosphore pour respirer un air plus pur, elle acheta l'appui des troupes, toujours prêtes à se vendre, et envoya des affidés qui empoisonnèrent Constantin. Martine fit aussitôt proclamer empereur son autre fils, appelé Héracléonas, à peine âgé de seize ans, et sous le nom du jeune monarque, elle gouverna l'état, et exerça sur le peuple une tyrannie et un despotisme abominables.

Enfin le sénat, fatigué de ses proscriptions, accusa l'impératrice d'avoir fait empoisonner son fils aîné, et de s'être abandonnée à des amours incestueux avec son autre fils Héracléonas. Tous deux furent arrêtés, traduits en jugement et condamnés à avoir la langue arrachée, le nez coupé, et à finir leurs jours en Cappadoce.

Ensuite on plaça sur le trône d'Orient le fils de Constantin III, Constant II, prince âgé de onze ans. Pendant sa minorité les Sarrasins conquièrent les provinces les plus importantes de l'Asie; et lorsque l'empereur fut capable de conduire lui-même ses armées contre eux, la puissance de ces barbares s'était tellement augmentée, qu'il ne put résister à leurs armes. Vaincu sur mer et sur terre, Constant fut contraint de se réfugier dans Constantinople; les Arabes vinrent assiéger la capitale de l'empire, forcèrent le prince à leur abandonner toutes les richesses du trésor, et à leur payer un tribut considérable. Constant eut encore à soutenir une guerre terrible contre les Slaves; heureusement il les défit dans une grande bataille.

La tranquillité de l'état paraissait assurée, lorsque l'empereur, à l'exemple d'Héraclius, souleva de nouveaux troubles en voulant se jeter dans les discussions théologiques; il se déclara en faveur du monothélisme, et fit enlever le pape Martin I^{er}, qui condamnait l'hérésie. Le pontife résista courageusement aux longues persécutions exercées contre lui, et refusa d'abandonner l'orthodoxie de l'Église.

Constant ne se borna pas à exercer d'inutiles cruautés contre un des plus dignes ministres chrétiens; il remplit encore la capitale d'exactions, de débauches et de crimes. Sous son règne, aucun citoyen n'était assuré de son existence, s'il possédait quelques richesses; et nulle femme ne pouvait se soustraire à ses violences, si elle avait fixé son attention. Malgré la haine que sa conduite soulevait contre lui, il paraissait désirer la faveur du peuple, et se montrait jaloux à l'excès de l'estime des Byzantins. Il ne pardonna pas même à son frère d'avoir mérité leur amitié, et il le fit assassiner secrètement, pour le punir, disait-il, de ce qu'il lui enlevait l'amour de ses sujets. Constant n'apercevant dans les rues de sa capitale que des visages glacés par la terreur ou irrités par le désespoir, craignit d'être assassiné, et résolut de transporter le siège de l'empire dans la ville de Syracuse. Comme ses trésors étaient épuisés, il passa en Italie, afin de s'emparer des richesses de cette contrée pour entretenir le luxe de sa cour. Rome fut livrée au pillage; la Sardaigne, la Corse, la Calabre ravagées; et ses lieutenants furent chargés de lever des contributions forcées en Afrique.

Après ces dévastations, les provinces furent réduites à une misère si affreuse, que les hommes se donnaient la mort, et

que les femmes égorgaient leurs enfants pour échapper aux tourments affreux de la faim.

La haine universelle fit enfin explosion : André Troïlus, à la tête d'un rassemblement de peuple, entra dans le palais impérial et poignarda le tyran, qui fut surpris au bain. Ainsi mourut cet empereur, après un règne de vingt-six ans !

Son fils, Constantin IV, dit Pogonat ou le Barbu, lui succéda, et rétablit le siège de l'empire à Constantinople. Plusieurs officiers de Sicile, profitant de son éloignement, proclamèrent empereur un riche citoyen de Syracuse appelé Mizius ; mais le monarque revint aussitôt sur ses pas, étouffa la révolte et fit saisir l'usurpateur, qui fut décapité avec ses complices. La sévérité de Constantin n'empêcha point de nouvelles séditions, et ses frères Tibère et Héraclius l'obligèrent à les associer au gouvernement de l'état. Dans la suite, la crainte que lui inspiraient ces deux princes, qui semblaient se lasser de ne jouir auprès de lui que du vain titre d'augustes, sans prendre aucune part aux affaires de l'état, le détermina à commettre deux fratricides. Il les fit accuser devant le sénat de conspiration contre son autorité, et obtint sur de faux témoignages qu'ils fussent condamnés à avoir les yeux arrachés et la langue coupée. Ces deux infortunés ne survécurent que peu de jours à cet affreux supplice, et Constantin, par ce crime, demeura seul chargé de la puissance suprême.

Pendant qu'il était ainsi occupé du soin d'affermir sa domination, les Arabes avaient fait la conquête de la Sicile, rassemblaient leurs nombreux vaisseaux dans les ports de Smyrne et de Cyzique, et se préparaient à venir assiéger

Constantinople. La flotte des Sarrasins vint débarquer ses troupes sur la rive européenne ; et Byzance, étroitement assiégée, se vit à la veille d'être contrainte d'ouvrir ses portes aux musulmans vainqueurs. Mais Dieu n'avait pas encore décidé la ruine de l'empire d'Orient ; l'ingénieur Callinique, sorti des rangs du peuple, et inspiré par l'amour de la patrie, trouva la composition terrible du feu grégeois, et incendia les vaisseaux ennemis. Un nombre prodigieux de musulmans furent engloutis dans les flots du Bosphore, et le reste de l'armée, poursuivi par les généraux de l'empereur, fut obligé d'acheter la paix en payant des tributs extraordinaires.

Cette victoire n'assura pas encore le calme dans l'état ; les Bulgares, chassés de leurs provinces par les Khazars, franchirent le Danube, et vinrent dévaster les terres de l'empire. Constantin ne put arrêter les ravages de ces peuples qu'en leur abandonnant la Moesie, où ils s'établirent.

Délivré enfin de tous ses ennemis, le prince commit la faute de suivre les exemples que lui avaient légués ses prédécesseurs, et s'abandonna aux discussions religieuses. Il se déclara contre le monothélisme, assembla un concile général, et fit condamner l'hérésie ; il poursuivit ensuite les iconoclastes avec la plus grande rigueur, et envoya même à Rome le patriarche d'Antioche, afin que le saint-père disposât de la liberté de Macaire, s'il refusait d'abjurer l'erreur.

Constantin mourut après dix-sept années de règne, laissant le trône à son fils Justinien II, âgé de seize ans. Le premier usage que le nouvel empereur fit de la puissance suprême fut, à l'exemple de son père, de faire mutiler ses frères, afin que dans cet état ils fussent déclarés indignes de